

TENIR LE COUP DANS LES CAMPS DE MAQUISARDS VERCORS 1943-1944. MORAL ET VIE QUOTIDIENNE

J'aurais été bien incapable de rédiger seul cet article. Il a donc été écrit à deux et je remercie Paul Castel-Buera d'y avoir apporté ses connaissances et sa patience.

12. L'ARMEMENT

La grosse majorité des dissidents se sont retrouvés dans des camps parce qu'ils avaient une contrainte à fuir mais, a priori, pas pour se battre.

C'est le cas de Marcel Peyronnet du C2. D'abord, ne pas partir travailler en Allemagne : *« Moi, ce que je voulais, c'était ma liberté. »* Il fait du ski de fond près de son refuge de Combeauvieux, il prend des photos, il passe le temps le mieux possible... Un mois plus tard, il s'en va écrire des slogans au crayon fuschine sur les tôles d'une cabane voisine et on arbore un fanion à croix de Lorraine sur la tente du camp : *« On a été tout de suite pour de Gaulle »*, disait-il. De là à désirer se battre, il n'y a pas loin mais pour se battre il faut des armes. Or les armes, dans l'Etat français, ça ne se trouve pas sur le marché.

Dès l'entrée en France des troupes allemandes, la détention d'armes est interdite et une ordonnance de mars 1942 renforce cette interdiction, y compris pour les armes de chasse. Les maires sont tenus pour responsables. Posséder une arme peut valoir la cour martiale.

Bien sûr, il y a un grain de sable. Robert Paxton fait état d'un réseau qui, précocement, va mettre des bâtons dans les roues des canons destinés à la Wehrmacht :

« [...] au sein même du commandement de l'Armée d'armistice, une organisation illégale fut mise en place pour superviser les stocks clandestins d'armes et de véhicules de transport militaire. Cette organisation prit le nom de « Conservation du matériel », mieux connue par la suite sous le nom plus flatteur de « Camouflage du matériel », le CDM. En décembre 1940, le colonel Picquendar, chef d'état-major de l'armée de terre, nomma le commandant Emile Mollard chef de la section « Matériel » du 1^{er} bureau. Encouragé par Picquendar, Mollard créa à son tour le CDM, dont l'objet était de cacher et entretenir les armes et véhicules conservés au-delà des limites imposées à l'Armée d'armistice. »

Adjoint et ami du capitaine Louis Nal, Aimé Requet précise les points que le CDM s'efforce d'appliquer :

« Camoufler le matériel en bon état ; ne laisser partir en premier lieu que le matériel ancien ou détérioré : « oublier » les pièces de rechange ou leur faire subir un « entretien » approprié, vider les freins et les récupérateurs des pièces d'artillerie de leur liquide lubrifiant et remplacer celui-ci par un mélange corrosif [...] Nous jouions aussi sur les appellations. C'est ainsi qu'à Grenoble, nous avons vu partir comme « voitures de transmissions », vingt véhicules pigeonniers à la place de vingt camionnettes radio. »

Camoufler... Le général Le Ray ancien chef des F.F.I. de l'Isère cite 35 dépôts constitués en 1940 et 150 en novembre 1942 dans les villages et hameaux autour de Grenoble. Depuis des armes individuelles et leurs munitions jusqu'à des autos blindées et des canons.

Quand la région sera occupée par les Italiens puis par les Allemands, lorsque la détention d'armes sera passible d'une cour martiale, le désarroi et la dureté des temps amèneront la dénonciation de certains dépôts et 22 canons de 75 par exemple, murés dans la galerie d'une carrière aux Saillants du Guâ, tomberont aux mains des Italiens. Le C.D.M. répondra à ces conditions difficiles par la constitution d'un atelier, clandestin bien sûr, de remise en état d'armes : des pièces manquantes, détentes, gâchettes, ressorts, goupilles pourront y être moulées, trempées, recuites aussi bien qu'en manufacture.

Les caches du C.D.M. ont été l'une des premières sources d'armement de la Résistance locale avant qu'arrivent les parachutages et Nal, qui est l'un des animateurs de l'affaire, écrit :

« Les départements voisins finirent par apprendre que nous avions des armes. Des camarades vinrent de Savoie, de la Drôme, de Lyon, du Vercors. »

Toutefois, l'arbre ne doit pas cacher la forêt, peu d'armes récupérées et remises en état arrivèrent aux camps du Vercors et jusqu'au premier parachutage, fin 1943, l'arsenal de ces camps est resté rudimentaire, quelques MAS36, Lebel et FM 24/29, dont un rapporté du front en 1940 et plusieurs revolvers modèle 1873.

Il y eut quelques armes données. Paul, du C6 :

« Le père A., de Rochechinard, nous donne un soir deux fusils Mauser, une carabine Winchester à un coup modèle 1844, et une centaine de cartouches. Cette artillerie est accueillie au camp par des hurlements de joie. »

Pour les fusils Mauser, il faut noter que, lors de la Première Guerre Mondiale, les soldats français ont eu l'autorisation de conserver en souvenir du matériel léger pris à l'ennemi.

Dans des publications d'après-guerre, il arrive que le don d'armes à des résistants soit magnifié pour les besoins d'une certaine geste épique. Ainsi Alain Prévost dans son roman *« Le peuple impopulaire »* met en scène un personnage sympathique, Léon Catillon, paysan et maquisard :

« En bandoulière, par-dessus sa veste des dimanches, Catillon portait une carabine dont il racontait l'histoire :

- Elle s'appelle Magali. Il y a trois mois, un brave homme de Grenoble, qui passait les vacances ici avant la guerre, vient me voir. Et il me dit : « Voilà une boîte pour toi. Je sais que dans le Vercors il se passe des choses, et moi je suis trop vieux. Adieu Léon ! Faut pas que je manque le car. » Et il s'en va ! J'ouvre la caisse, et qu'est-ce qu'il y a dedans ? Magali ! Elle lui servait, Magali, à tuer des lions quand il habitait l'Afrique. Je me dis : « Si elle tue des lions, sûr qu'elle doit tuer du Boche. » Et je pense bien ! Elle vous envoie des balles qui pèsent plus de vingt grammes, et je trouve trois cents cartouches dans la boîte et une lunette de tir qui se met sur la carabine. Je monte au Grand Veymont, j'ajuste un chamois à deux cents mètres, et je vous l'étends raide comme un fayard. »

Certaines armes ont été récupérées sur l'occupant italien, bien moins vigilant que les Allemands.

Il y eut quelques fusils de chasse conservés à la barbe de la réquisition, des armes de 14-18 ressorties pour l'occasion. Marin Dentella, de la compagnie civile de Grenoble, lieutenant au combat de Saint-Nizier, racontait qu'une partie de sa section, les anciens de 14-18, était armée de fusils Lebel. Camouflage de matériel ou souvenirs rapportés au retour du front en 1918 ou 1919 ? Les deux sont possibles, la piste souvenirs étant la plus probable.

Il advint même qu'un 6,35, célèbre petit revolver sorti d'un tiroir familial où sa réputation « d'arme de dame » l'avait fait oublier, eut une utilisation peu orthodoxe : au moment de la dispersion, après les combats de juillet 1944, avant de tenter de quitter le Vercors, Roland Bechmann demanda à sa femme de lui coudre une poche discrète dans l'entre-jambes du pantalon pour y planquer le 6,35. S'il était pris, il prétexterait le besoin de pisser, il sortirait le revolver et... Et heureusement, il n'eut pas à le faire. Il faut savoir que les armes de poing comme les 6,35 étaient en vente libre avant la guerre, il était impossible pour les autorités de confisquer ces armes très présentes sur le territoire car il n'existait pas de registre, ce n'était pas strictement encadré comme aujourd'hui.

L'immense majorité des armes proviendra des parachutages. Le premier, dans la nuit du 12 au 13 novembre 1943, à Darbounouse, un vaste pâturage d'altitude près des hauts plateaux. Des sentiers, des chemins d'accès, pas de route. Après toutes les semaines d'attente depuis la mise en chantier du projet Montagnards et l'implantation des camps, ce parachutage, en plus des premières armes, apporte le sentiment d'être reconnu : *« Que c'est bon de n'être plus seuls ! »* écrira le lieutenant Stephen.

Au total, le Vercors verra une dizaine de parachutages et recevra ainsi une aide importante même si une partie de ce matériel est destinée aux maquis de la région qui viennent faire leur marché en Vercors.

La plupart des parachutages eurent lieu à partir de juin 1944 et à ce moment-là, les camps allaient être militarisés et constitueraient des unités qui porteraient le nom de régiments ou de bataillons cantonnés dans la région avant la guerre, comme le 11^{ème} régiment de Cuirassiers ou le 6^{ème} bataillon de Chasseurs alpins.

Les Anglais avaient le quasi-monopole des parachutages, ils ont largué près de dix fois plus de matériel que les Américains qui se sont un peu rattrapés sur la fin de la guerre et on retrouve donc plus d'armes anglaises que d'américaines dans les maquis. La tendance des Américains était, après leur réarmement moderne de 1943 (passage au fusil M1 Garand par exemple) de refiler aux maquis leurs anciens modèles et les stocks de la Première Guerre Mondiale. Les Anglais, eux, ont d'abord parachuté les stocks du prêt-bail américain de 1941 et des armes diverses achetées en urgence pour réarmer leurs hommes et les Homeguards suite à la débâcle de Dunkerque. Ensuite, ils parachuteront des armes modernes similaires à celles de leur infanterie. Les armes parachutées étaient donc de fabrication anglaise ou américaine, d'autres avaient été récupérées sur les troupes allemandes : le C3 aura la surprise de découvrir des grains de sable dans des armes arrivées par parachute, souvenir de l'Afrika Korps. Le parachutage d'armes allemandes a été une demande des maquis pour être en mesure d'utiliser des munitions récupérées sur les Allemands.

On aura compris qu'il y avait une grande variété de matériel, ce qui posera à l'occasion des problèmes de calibres des munitions. Les images de défilés, notamment celui du 25 juin à Saint-Martin montrent des unités entières qui arborent le même fusil : au tournage, il y a certainement eu le choix d'une certaine harmonisation pour des raisons d'esthétique. En réalité, les groupes de combat, au contraire, présentent généralement un panachage : en général, deux modèles de fusils, des pistolets mitrailleurs et, un fusil mitrailleur.

Il y aura une volonté d'harmonisation des calibres. Suite aux grands parachutages donc à la grande quantité de munitions disponibles et à la montée au Vercors de nombreuses recrues qui, pour la plupart, n'ont jamais tenu une arme, les officiers ont vraisemblablement fait le choix de simplifier les choses pour éviter autant que possible les accidents.

Et puisqu'à propos du Vercors, il faut évoquer les armes collectives dites lourdes, le terme est subjectif, tout est question de nomenclature. Il y aura des lance-roquettes PIAT ou M1A1, des mitrailleuses Browning M2 de calibre 50 (12,7 en français), quelques mortiers de 2 pouces (50 mm) mais quand on parle du manque d'armes lourdes, il s'agit de pièces d'artillerie ou de mortiers lourds (81 et 120 mm). Ce qui n'est pas une exception propre au Vercors, aucun maquis n'a jamais reçu ce genre de pièces, de surcroît par le biais de parachutages. Une absence qui, après-guerre, alimentera la thèse de la « trahison du Vercors », ce dont il y aurait beaucoup à dire mais là n'est pas notre sujet. Il y eut par contre trois canons de 25 mm de l'armée française, pris au camp de Chambaran et montés en Vercors par des hommes de Geyer. A part quelques obus lors des combats de Saint-Nizier les 13 et 15 juin et à Vassieux (au jugé car pas d'appareil de visée), leur mise en batterie semble avoir été modeste. D'ailleurs 2 des 3 canons avaient été perdus lors de l'attaque du 15 juin à Saint-Nizier.

Il n'est bien sûr, pas question de passer en revue toutes les armes et j'en suis bien incapable. Nous nous bornerons aux plus représentées sur le terrain.

Fusil anglais Lee-Enfield N°4, mk 1, calibre 303 b.

Certainement l'arme la plus utilisée par les maquisards du Vercors. Peut recevoir 2 chargeurs de 5 cartouches, ce qui lui donne une capacité peu courante. La culasse étant fluide de par sa conception, l'arme permet un tir à répétition très rapide, dix cartouches en moins de dix secondes en tir instinctif, pour un tireur entraîné. Ce qui pouvait donner l'illusion à ceux qui étaient sous le feu d'avoir face à eux un fusil-mitrailleur. Cependant, les maquisards devaient savoir que la hausse était en yards et non en mètres, ce qui modifiait légèrement les réglages de tir. Par exemple, la hausse 200 yards était pour tirer non à 200 mètres mais à 182 mètres. Petite différence pas toujours prise en compte par les novices qui ne cherchaient pas le tir de précision dans le feu de l'action.

Fusil américain Springfield 1903, calibre 30-06.

Apprécié pour sa précision et sa robustesse mais un peu moins fluide que le Lee-Enfield. Magasin de 5 coups. Calibre un peu plus « pêchu » que le 303. Cette arme, introduite pendant la Première Guerre Mondiale, était très inspirée du Mauser allemand à tel point que les USA ont dû payer des droits aux Allemands pour le système de culasse. Une arme très présente dans les parachutages, ce qui est illustré par le déchargement d'un camion dans des images prises au Vercors par Félix Forestier. Distribué aux maquis par les Américains qui eux, passaient au même moment au système semi-automatique du M1 Garand en abandonnant en majorité le système à verrou.

Pistolet mitrailleur anglais Sten mk2, calibre 9 mm.

La Sten... Une arme qui figure fréquemment sur les monuments de la Résistance car très emblématique de l'image du maquisard. Le chargeur s'introduit sur le côté gauche, un système pratique pour le tir en position couchée contrairement aux pistolets-mitrailleurs allemands pour lesquels le chargeur vertical gêne. Le chargeur de la Sten est difficile à remplir, surtout pour les dernières cartouches car le ressort est alors très comprimé. On utilisait donc des chargettes. Il y avait un risque d'enrayement dû au fait que les novices tenaient l'arme par le chargeur au lieu de la tenir par le manchon ou capot de pontet. Le chargeur était donc soumis au jeu, dû à la prise en main, qui faisait que certaines munitions pouvaient mal s'engager. A l'inverse, il pouvait être instable dans certaines conditions et plusieurs accidents se sont produits en Vercors. Des accidents dus en grande partie au manque de formation des recrues venues du civil. Lors des déplacements, à plus forte raison en montagne, la culasse non calée pouvait être libérée et amorcer la cartouche chambrée et si l'arme était en position automatique, tout le chargeur se vidait.

« Ces armes désespérées, fabriquées à une époque désespérée, sont en réalité une brillante improvisation technique. Démontée en trois parties, une Sten tient dans n'importe quel sac à dos ou peut être dissimulée dans une petite valise. Elle remplit les mêmes fonctions que les très belles mais très coûteuses mitraillettes allemandes et possède en plus un bouton sélecteur qui permet le tir coup par coup. » Pierre Lorain

De plus, la Sten, de conception rustique, avait l'avantage d'avaler toutes sortes de munitions de 9 mm contrairement aux armes allemandes, plus délicates, ce qui est tout avantage pour les maquis aux approvisionnements incertains.

Pistolet automatique américain Colt, modèle 1911, calibre 45.

Le fameux Colt 45 aussi connu des civils sous le nom de 11,43. Adapté aux combats de proximité comme en ville, mais moins dans la nature. Bien qu'il ne soit pas rare, c'est une arme surtout présente chez les officiers, radios, etc. pour leur défense personnelle. Chargeur de 7 cartouches, une capacité relativement faible, une munition avec un fort pouvoir d'arrêt, l'ogive de 11,43 étant lourde et lente. Une arme robuste, de bon fonctionnement et très prisee plutôt peut-être pour la symbolique que pour le combat..

Fusil mitrailleur Bren mk 1, calibre 303 british. Dit « Bren-Gun ».

Inspiré d'une arme tchèque fabriquée en collaboration. Son nom combine le début de ses deux sites de fabrication, **Brno** en Tchécoslovaquie et **Enfield**, un bourg de Londres. Caractéristique avec son chargeur de 30 cartouches en demi-lune sur le boîtier de culasse. Une arme appréciée, assez lourde (10 kg), avec une poignée rabattable qui permet le transport d'une seule main. Un inconvénient, un chargeur de faible capacité. Le tir en rafale courtes, souvent pratiqué, permettait l'économie de munitions. Un canon, interchangeable rapidement, était livré et transporté dans une sacoche dorsale car le tir soutenu amenait vite une surchauffe. Arme très fiable, utilisée jusque dans les années 90.

Mitrailleuse américaine Browning 1919 calibre 30-06.

Cadence de tir : 400 à 500 coups par minute. Poids : 14 kg

Une image célèbre filmée par les cinéastes opérant en Vercors été 1944 montre des hommes du commando US « Justine » en train d'initier des chasseurs de Chabal à l'utilisation de cette arme standard de l'infanterie US. Un tireur, un homme qui transporte le trépied et un pourvoyeur en bandes tissu de 250 cartouches.

Lance-roquettes M1A1 surnommé bazooka.

Ce tube en tôle, ouvert à ses deux bouts, est une rampe de lancement pour une roquette de 60 mm à charge creuse, utilisée contre les chars ou autres véhicules. Le mécanisme est très simple : lorsque le tireur appuie sur la détente, un circuit avec piles déclenche la roquette.

La mise en œuvre du bazooka requiert un tireur et un chargeur qui introduit la roquette par l'arrière du tube, la connecte et retire la goupille d'amorce. L'utilisation n'est pas sans inconvénients : Roland Bechmann, après le combat de Saint-Nizier, a développé une septicémie suite à des brûlures au visage. Il existe un masque de protection ou un déflecteur à l'avant qui, lui, fut parfois présent en Vercors, contrairement au masque, jamais parachuté. De plus, le souffle du gaz de propulsion de la roquette peut être très brûlant à l'arrière suite à la mise à feu.

Grenade dite « Gammon » N°82 (les Anglais parlent de bomb, le nom anglais est mills bomb car elle est à base de plastic ; elle a donc le cul entre deux chaises concernant sa désignation, grenade ou bombe.)

Paul Burlet, instructeur au maquis Geyer dans les Chambarans, décrit cette arme, redoutable par son effet de souffle, utilisée entre autres le 13 juin au combat de Saint-Nizier :

« Dans sa poche élastique on pouvait mettre une masse de 2 ou 3 pains de plastic bien pétrie. Le détonateur logé dans le plastic, un ruban lesté se déroulant au cours de la chute libérait la goupille, mettait en action le détonateur et faisait exploser la charge qui dévastait par le souffle. » (La mise à feu se faisant à l'impact sur la cible.)

« Livrée en pièces détachées » à assembler sur place, la gammon est elle aussi une arme très représentative des maquis, notamment en Vercors. En anglais, le mot « gammon » signifie « jambon » et il est vrai que prête à l'emploi, la gammon évoque bien un jambonneau. Il va sans dire qu'au Vercors, le mot était plutôt prononcé avec l'accent dauphinois qu'à l'anglaise.

Grenade N° 36 mk1 dite grenade « Mills ».

Grenade défensive à fragmentation avec un dispositif retard de quelques secondes. C'est son image qui vient à l'esprit, avec son quadrillage quand on parle de grenade. Parachutée à assembler, les détonateurs étaient dans une boîte à part et quelquefois les maquisards les oubliaient, ce qui rendait la grenade lancée inoffensive.

Sources

- Paul Castel-Buera, bien sûr.
- Entretiens avec Roland Bechmann qui commandait la section d'engins à Saint-Nizier, avec Marin Dentella de la compagnie Brisac et avec Marcel Peyronnet du C2, « gammonnier » à Saint-Nizier.
- Echanges de courrier avec Paul Burlet, ancien du maquis Geyer dans les Chambarans.
- « *L'armée de Vichy* », Robert O. Paxton.
- « *Le peuple impopulaire* », Alain Prévost.
- « *Vercors premier maquis de France* », lieutenant Stephen.
- « *Armement clandestin. France. 1941-1944* », Pierre Lorain.
- Aimé Requet dans « *La bataille de Grenoble* », Commandant Louis Nal.
- « Paul » du C6 dans « *Le Vercors raconté par ceux qui l'ont vécu* ».
- Guy Giraud, AERI.
- Musée de la Résistance de Vassieux-en-Vercors.

ACTUALITE DU GROUPE GAMMON

Le Groupe Gammon a eu la chance de rencontrer Paul Castel-Buera et de s'en faire un ami.

C'est un chercheur-né, il est opiniâtre, méticuleux, exigeant, travailleur.

Il a une très bonne connaissance des évènements de la Résistance en Vercors.

Il est pointu en matériel et en armement.

Mais c'est quelqu'un dont on ne fait pas le tour en quelques mots.

Quand la situation le permettra, nous ferons la sortie en Vercors Sud annoncée lors de la journée en Vercors Nord à l'automne 2019. Et nous irons nous faire montrer par Paul son jardin, Vassieux.

Et nous pourrons réaliser ces journées de la Résistance en Royans auxquelles nous réfléchissons et pour lesquelles plusieurs associations partenaires nous ont rejoints. Et Paul sera là avec ses découvertes, ses reconstitutions, son matériel.

A moins de 40 ans, il a un passé de chercheur et un avenir à la hauteur de ses compétences. Il démontre tous les jours qu'on peut encore découvrir, sortir de l'oubli, des témoignages, des objets, des pistes, des émotions.

Le rencontrer fait du bien.